

Article

« L'esprit de la Révolution : le vertige »

Michaël La Chance

Études françaises, vol. 25, n°2-3, 1989, p. 25-36.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035782ar>

DOI: 10.7202/035782ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'esprit de la Révolution: le vertige

MICHAËL LA CHANCE

Dans cette étude, nous voulons déterminer le rôle politique des journaux révolutionnaires en fonction des divers affects qui caractérisent l'expérience de la révolution : fureur, délire de grandeur, ivresse, fièvre, idolâtrie... et surtout vertige. Nous avons pris pour objet le *Journal* de Marat, considéré en tant qu'objet concret ayant une importance historique, et non pas seulement comme véhicule des idées abstraites du penseur Marat. Ce qui appelle deux remarques : d'abord, lorsqu'un passage du *Journal* est cité, c'est le «monument» bibliographique (selon l'expression de Foucault) comme tel qui est convoqué ; il s'agit d'une opération de la référence et non pas seulement de la vérification d'une attribution d'idée ou d'intention à l'auteur. Il faut prendre le texte dans l'état où les événements et ses forces constitutives nous l'ont laissé, sans essayer de démêler parmi celles-ci la part de l'auteur¹.

Ensuite — c'est la deuxième remarque —, il ne faut pas perdre de vue le caractère quasi «intouchable» du *Journal*, tant par le discrédit² dont il souffre que par la difficulté d'accès à

1. Un exemple : lorsqu'on rencontre un lapsus dans le texte, peut-on être sûr qu'il est de la plume de l'auteur ? «Je me mis au lit avec la fièvre et une migraine affreuse, ma famille manquant» [9 novembre 1790, p. 6] : le «fam» s'est substitué à «feu» dans ce qui aurait dû être «feuille». Erreur de l'imprimeur ? Un mois plus tard, Marat veut publier une lettre «à l'instant dans ma famille» [10 décembre 1790, p. 6].

2. «Le discrédit dont Marat demeure la victime se fait ici lourdement sentir. Il n'y a pas de Société des études maratistes, ni d'édition en cours de ses œuvres complètes.» Jean Massin, *Marat*, Club Français du Livre, 1960, p. 299 ;

un corpus de quelque huit mille pages, qui changea plusieurs fois de titre du 12 septembre 1789 au 14 juillet 1793, et qui n'est accessible que dans l'édition originale dont les exemplaires complets sont rares³. Dès lors que la citation a pour but de faire apparaître l'objet, il nous a paru impératif d'en respecter la typographie originale⁴. Faut-il moderniser les passages qu'on cite? Faut-il épargner au lecteur ces temps d'arrêt que l'on éprouve lorsqu'on aborde un texte du XVIII^e siècle? Cette difficulté de lecture est rapidement surmontée et signale combien la lecture doit être (et devient, par l'intérêt au texte) active. Lorsque la typographie originale est respectée, le lecteur met en contexte le propos cité et n'est pas surpris par ses particularités. Le texte du XVIII^e siècle est encore lisible et peut être reproduit tel quel: s'il paraît éloigné de nous, c'est davantage par les idées. Moderniser, c'est entretenir une fausse proximité.

VÉRITÉ ET CLARTÉ

Une première définition de l'esprit révolutionnaire serait «le culte de la vertu civique». On entend ici par *esprit* de la révolution un monde mental qui aurait saturé le comportement social, surdéterminé la suite des événements — et qui a dans son principe un surinvestissement de la «vertu» (par opposition à l'honneur et à la crainte, selon Montesquieu) comme le devoir-être le plus profond. Le combat politique est conduit par une exigence morale et présuppose la vertu à toute organisation de la société: la vertu civique serait l'*esprit* de toute loi, puisqu'il ne sert à rien de multiplier les lois et d'en forcer l'application quand les vertus font défaut⁵. On est assuré de l'esprit de toute réforme de l'ordre politique et du texte de la loi lorsque le peuple y joue un rôle adéquat. Car la vertu civique est la lumière naturelle et perfectible du peuple, le fon-

rééd., 1989. Remarquer de plus que, grâce à ce discrédit, nous pouvons suspendre notre jugement, puisque l'intouchable ne peut être l'objet d'aucun blâme.

3. L'accès au *Journal* a été facilité par des copies microfilmées de l'A.C.R.P.P. (*Le Publiciste parisien*, 6 bobines) de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale à Paris en 19 vol., et par l'édition en fac-similé à quelques exemplaires d'un exemplaire original possédé par la *Society for Reproduction of Rare Books* de Tokyo (21 vol., avec la *Liste complète du sommaire*, 1967-1968.)

4. Il n'y a pas de réimpression dans une typographie modernisée de l'édition complète du *Journal*. Les seuls textes modernisés dont nous disposons sont les éditions d'extraits: Vermorel, 1869; Simond, 1908; Scheler, 1945; Mossé, 1950; à Moscou en 1956 (3 vol.), Vovelle, 1963 et rééd. 1989. Ce sont des extraits superficiels et courts, comportant des erreurs, non représentatifs du caractère systématique et implacable de la pensée de Marat.

5. 16 novembre 1792, p. 4. Les références à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Paris) sont indiquées par les dates de parution.

dement de sa vérité — puisque le peuple est toujours vrai⁶. Lorsque cette vertu fait défaut l'organisation politique est faussée de façon irrémédiable⁷. Lorsque cette vertu est l'esprit de la révolution et que la révolution est faite par le peuple, alors la révolution est assurément un gain de vérité.

On s'interroge cependant sur la fièvre qui provoque cette élévation du sentiment dans le peuple, ce goût du sacrifice qui le conduit à sa vérité. Quel «esprit» a fait de la Révolution ce spectacle que la société française se donnait, un spectacle propre à exalter les sentiments d'humanité et d'équité parmi ses acteurs? Dès les premiers efforts de réorganisation politique, il importait déjà de préserver cette vertu fiévreuse des premiers jours. La presse se porte garante de la bonne marche du mouvement révolutionnaire et veille à insuffler l'esprit révolutionnaire là où il faiblit et fait défaut. De façon exemplaire, le *Journal* de Marat est lieu de vérité, car dépositaire du sens de la «vertu civique». Il dépend du *Journal* de sauvegarder la vérité, d'être la vérité de la vérité. Et lorsque la vérité fondatrice ferait défaut⁸, alors il faut *forger*⁹ cette vérité ou du moins, en assurer l'avènement dans l'unanimité sociale¹⁰.

Le *Journal* est lieu de clarté, lorsqu'il entend produire une représentation triomphante des événements. Car c'est dans la presse que sera menée la lutte pour l'autorité culturelle et que l'exigence de vérité et de clarté sera portée au fondement de l'autorité. Le journaliste (plus précisément le publiciste¹¹) est revêtu de cette autorité dès lors qu'il fait preuve de la vision la plus sûre de l'actualité politique. Afin d'effectuer cette preuve et d'exercer l'autorité qu'il en retire, il surveille les hommes d'État, tous «aveugles» par manque de finalité ou par soumission à leurs intérêts. Bientôt, ces mêmes hommes d'État veillent à ne pas donner prise à cette discursivité et cultivent une ambiguïté savante¹² qui n'engage pas leur autorité¹³. Les discours politiques développent une rhétorique qui n'a rien de pamphlétaire — bien au contraire: les idées sont diluées dans l'étendue du propos afin de ne pas être conduites au pilori de

6. 19 septembre 1790, p. 4; 8 novembre 1790, p. 1. C'est le peuple comme pure nature au sens de Spinoza. Cf. *Éthique*, III, livre int., NRF, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962, p. 412.

7. 16 décembre 1792, p. 5.

8. «S'il étoit possible que le cœur des hommes vînt à se fermer sans retour à la voix de la raison», 6 novembre 1789, p. 15.

9. «Il ne s'agit pas d'éclairer les hommes [...] il s'agit de les considérer du point de vue collectif, de leur créer un esprit collectif déterminé.» B. Groethuysen, *J.-J. Rousseau*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1983, p. 278.

10. Sur le pouvoir de se rassembler, cf. 16 août 1791, p. 4.

11. 17 novembre 1790, p. 1.

12. 9 juillet 1792, p. 7-8.

13. 19 janvier 1790, p. 3.

la citation. Il ne restera plus qu'à trouver autant de défauts à cette réticence de l'écrit qu'on suppose en trouver dans les écrits que ces hommes d'État auraient commis. De plus, ce n'est pas seulement l'éloquence mais aussi le réel des actions politiques qui devient *opaque*: tout n'est plus que ténèbres¹⁴. C'est alors qu'on se demande ce qu'il en est de l'«esprit révolutionnaire» lorsqu'il est de la nature de ces discours de le raviver et de le répandre.

Le projet de lever le voile, d'instituer la transparence dans le social dessine le contour d'une obscurité — pour mieux la percer à jour et la mettre en lumière. Les pamphlétaires croient au pouvoir lumineux du peuple d'agir sur son destin. Le peuple saurait — le moment venu — se dégager de toute influence¹⁵ et se ressaisir par un acte quasi divin d'auto-détermination. C'est alors, comme on peut le voir dans le *Journal*, que le pouvoir de représentation vient coïncider avec la souveraineté populaire. Comme si l'écriture en elle-même engageait une expérience de la vérité. Le journaliste, en tout temps, comme le peuple dans les temps de crise, parviendrait à prendre le recul nécessaire pour se dégager du réseau serré des influences et des intérêts divergents. Le souterrain de Marat, d'où il lance ses attaques et façonne l'opinion publique, c'est le dehors an-historique de la folie et de la mort, c'est le creuset orageux¹⁶ où le peuple, par sa volonté exacerbée, donne forme à son histoire.

C'est lorsque Marat semble se mettre à distance de toute détermination de l'histoire qu'il rejoint le mouvement historique par lequel la société prend forme et se transforme du seul fait de se représenter elle-même. La souveraineté absolue fait coïncider le fait de voir et celui de transformer, selon le postulat que c'est en voyant que la société se met en œuvre. Rousseau disait que «le peuple veut toujours le bien, mais de lui-même il ne le voit pas toujours¹⁷». Cela, le *Journal* le lui fait voir et, dès lors que Marat devient l'**Oeil** du peuple¹⁸, c'est la société tout entière qui devient pure vision sans cesse modifiée par ce qu'elle voit.

L'ESPRIT DE CORPS

Pourtant, le *Journal* n'offre pas de description de ce qu'aurait été le désir effréné de liberté, la passion meurtrière de se libérer de ses oppresseurs à l'époque de la Révolution.

14. 5 juin 1793, p. 2.

15. Sur les «influences», cf. 19 août 1790, p. 3; 18 octobre 1790, p. 3, 8.

16. 19 mars 1793, p. 6; 25 mars 1793, p. 5.

17. *Du contrat social*, livre III.

18. 28 septembre 1789, p. 153.

Marat considérait que la Révolution était manquée dès le commencement: en ce sens il n'y a pas d'esprit de la Révolution, mais un esprit particulier à chaque classe du peuple, ce que les ennemis de la Révolution ont favorisé avec l'organisation d'assemblées civiles distinctes:

Divisées comme elles le sont, elles doivent presque toujours être séparées par un esprit de corps relatif à la classe des citoyens qui dominant en chacune d'elles¹⁹.

Chaque corps veut faire preuve d'un patriotisme exemplaire, veut donner la représentation de la vertu révolutionnaire. Mais ce désir de grandeur révèle la petitesse de l'amour-propre²⁰ où chacun veut jouer un rôle dans le grand spectacle politique.

Quand on vient à considérer le caractère des Français, l'esprit qui anime les différentes classes du peuple, les intérêts opposés des différents ordres de citoyens, les ressources de la cour, et la ligue non moins naturelle que formidable des ennemis de l'égalité, on sent trop que la révolution ne pouvait être qu'une crise passagère, et qu'il était impossible que la liberté se soutînt par les causes qui l'avaient amenées²¹.

L'esprit insurrectionnel (comme «vertige d'en haut» ou comme tendance inscrite dans la nature la plus profonde de l'homme) fait maintenant défaut, est relayé par un esprit de terreur exercé par la plume. Le journaliste, qui se croit libre de tout esprit de corps et qui croit pouvoir se retrancher dans l'espace raréfié de la totale liberté d'opinion, dénie pourtant ce pouvoir aux hommes d'État. Lorsque le journaliste attaque la représentation des hommes d'État et leur vision de la société, il s'agit de reconnaître les effets de l'esprit de corps (classe, section, etc.), de voir en quoi ils sont déterminés par la machine politique (système de représentativité, etc.), ainsi que par le langage politique qui constitue le relais de tous les agissements du pouvoir.

L'ESPRIT IDOLÂTRE

La cible des attaques du *Journal* sera donc la prétention des hommes politiques à posséder un pouvoir. La puissance insurrectionnelle, à laquelle on a donné libre cours dans la parole et l'écrit, s'attaque aux images. Les politiciens croient dans le pouvoir de la raison de renverser la tyrannie, d'opérer une refonte de l'État et de sauvegarder l'institution politique contre l'intérêt et le désordre des individus. La représentation de ce pouvoir de la raison prend la forme d'un esprit. Les

19. 12 février 1791, p. 6.

20. 12 février 1791, p. 7.

21. 21 septembre 1791, p. 2.

hommes politiques se croient chargés d'un pouvoir spirituel, d'autant que les classes du peuple partagent un même désir de se grandir par les chefs qu'ils se choisissent et de figurer dans l'épopée révolutionnaire. Le besoin d'admirer est proportionnel à l'amour-propre ; pendant la Révolution il est porté «jusqu'à la folie²²» : belle efficace de l'«entendement pharaonique²³» qui tourne les regards vers la source éblouissante plutôt que vers les plages de visibilité.

Le pouvoir politique, par le rayonnement mystique, veut réaliser dans la société la transparence que la raison instaure dans le registre des idées. Tout comme il suffirait de raisonner pour ne jamais quitter le vrai, il suffirait d'ordonner pour que nos ordres soient réalisés. Alors le pouvoir s'exerce à la façon d'une raison qui s'ordonne elle-même chez un individu dénué de toute subjectivité, de toute volonté ou de tout désir qui lui soient propres. La Fayette, porté aux nues par l'esprit d'idolâtrie, deviendra la plus forte cristallisation (ou création) de cet esprit. Il sera surnommé Esprit, répondant en cela à un désir de transcendance dans le peuple, lorsque nous ne sommes plus que pensées dans un tel Esprit, vacillations infimes dans un tel «vertige d'en haut».

Son véritable nom de correspondance est M. l'Esprit ; et assurément il n'en manque pas, pour être parvenu à ensorceler les Parisiens, au point de s'en faire d'imbécilles adorateurs²⁴.

D'autant que le *Journal* ironise sur les hommes politiques, leur soumission à des intérêts particuliers, leur besoin de paraître et de plaire²⁵ — il se croit justifié de chercher à plaire²⁶ à son public et de s'en faire comprendre. Il se croit à l'abri de toute critique, ne sera jamais l'objet d'un scandale, puisque le journaliste n'est pas un homme d'État²⁷ : lorsque le journaliste critique l'homme d'État, c'est la raison qui enrachine sa prétention absolutiste à (feindre de) se critiquer elle-même. La raison feint de s'épurer de l'intérêt, produit une mise en scène de l'épuration de l'intérêt (contre la classe politique) comme si elle bénéficiait de ses propres critiques, comme si les attaques contre les hommes d'État permettaient de réhabiliter la raison qui est au fondement de leur pouvoir. Par cette opposition dialectique au cœur de la scène politique, la raison devient l'écri-

22. 4 octobre 1789, p. 215.

23. 5 août 1791, p. 2-3.

24. 19 décembre 1790, p. 6.

25. Il aura ce mot remarquable : «Prétendre plaire à tout le monde est d'un fou mais prétendre plaire à tout le monde en temps de révolution est d'un traître.» 19 juin 1793, p. 8.

26. 19 juin 1793, p. 8.

27. Le problème se posera lorsque Marat sera à la fois député et publiciste ; cf. 14 mars 1793.

ture de l'histoire. Il y a une ironie au fait que Marat dénonce toujours la tendance des hommes d'État à fabriquer des «épouvantails imaginaires²⁸» ou des «fantômes²⁹».

L'ESPRIT DE VERTIGE

Ce qui ressort — dans la lutte pour l'autorité culturelle — c'est la notion d'un pouvoir réel du *Journal* de mettre un terme au pouvoir arbitraire. Le *Journal* devient cette autorité sociale qui peut mettre à jour tous les rouages et les mouvements sociaux dans leur détail — et sait donc mettre en évidence les points d'articulation où la plus petite intervention permettra les plus grands changements, l'intervention la plus légère étant celle de la «mise à jour» elle-même³⁰. Le *Journal* produit le mythe de la transparence, d'un œil cyclopéen³¹ il produit l'anticipation d'un esprit unitaire de toutes les parties de la société dans la Révolution. Car il faut combattre l'esprit d'idolâtrie dans le peuple, le pseudo-esprit des hommes politiques: il faut imposer l'autorité du *Journal* et frapper «les ennemis de la révolution d'un esprit de vertige³²».

Qu'est-ce que l'esprit de vertige ?

1- C'est un délire de grandeur qui conduit à la chute³³; c'est le résultat de la démesure³⁴, le destin de l'*hubris*. Le vertige: conséquence de la démesure, excès de l'esprit idolâtre et de l'esprit de corps, de l'«esprit d'égoïsme et de vertige des membres de la Convention³⁵». C'est ensuite le désarroi dans la chute, l'étourdissement occasionné par le scandale³⁶, l'éblouissement provoqué par la vérité enfin révélée³⁷. En effet, le vertige est une exaltation trop forte des sentiments révolutionnaires — ce qui a pour effet de révéler l'ambivalence (dans l'acception freudienne de ce terme) des sentiments: la fièvre de la vertu touche à l'ivresse de la haine, le sacrifice de soi se retourne dans le désir d'immoler l'autre.

2- Le vertige provoque chez les ennemis une fureur qui aveugle, pousse au paroxysme la rage de dominer: ils semblent alors possédés³⁸, relâchent leur vigilance et ne parviennent plus

28. 28 septembre 1792, p. 4; 29 septembre 1792, p. 2.

29. 19 janvier 1793, p. 4.

30. Voir, par exemple, comment «un mot à double entente» (p. 3) suffit à renverser le pays, d'où la portée politique d'une interprétation simple. Cf. 8 mai 1791, p. 2-4.

31. 26 novembre 1790, p. 1; 23 février 1791, p. 1; 3 janvier 1793, p. 4; 18 avril 1793, p. 3.

32. 25 avril 1791, p. 7.

33. Cf. 13 mai 1791, p. 2.

34. 2 mai 1791, p. 3 n. 1.

35. Cf. 28 avril 1793, p. 4.

36. 22 septembre 1790, p. 3.

37. 6 janvier 1791, p. 4.

38. Cf. 25 avril 1791, p. 7.

à diriger leurs affaires. Ils sont désorientés, ils ont perdu la tête³⁹ :

Je ne sait quel esprit de vertige ou de pusillanimité les anime⁴⁰.

L'esprit de vertige, c'est la sainte fureur⁴¹ qui saisit le peuple dans les massacres, qui submerge les ennemis de la Révolution et leur fait perdre la tête (littéralement). Remarquer que les ennemis de la Révolution sont les mêmes que ses amis, ils sont animés par les mêmes sentiments, mais avec un excès qui les a fait basculer dans la destruction et la haine, comme s'ils étaient saisis par un *vertige* d'en bas. D'avoir voulu être les meilleurs patriotes, ils sont devenus des assassins.

3- C'est les révéler pour ce qu'il sont : des acteurs⁴² sans substance, des individus enfermés dans un rôle⁴³ dont ils ne sortent pas. Ils sont pris dans une mécanique et recherchent le moyen de nous prendre à leurs machinations : l'esprit de vertige peut « métamorphoser en pantalon⁴⁴ » Esprit lui-même, celui dans lequel tous se leurrent de reconnaître l'incarnation de l'esprit de la Révolution : La Fayette n'est qu'un masque. Le vertige, c'est l'exaltation dans laquelle on ne se reconnaît plus, quand le désir de jouer un rôle nous met à distance de nous-mêmes et que, tout à la fois, nous ne sommes plus que l'enveloppe vide d'un rôle.

4- C'est être emporté par ses propres paroles, par la nécessité de faire corps avec ce que l'on a dit et par l'impossibilité de se taire⁴⁵. Le *Journal* exige de l'homme d'État qu'il soit cohérent avec son propos⁴⁶. La vérité de l'individu est inscrite dans son mensonge :

[...] la vérité toute nue s'échappe de tems-en-tems de la bouche même des lâches qui s'efforcent de la trahir⁴⁷.

Être saisi par l'esprit de vertige, c'est être emporté par l'élan de nos paroles qui nous devancent et vont à la vérité, c'est aussi provoquer l'assentiment par le moyen de représentations fortes, en l'absence de toute raison valable de les admettre. Il s'agit alors de la méthode du « vertige mental », lorsqu'une passion ardente rend irrésistible un mouvement de l'imagination et emporte la conviction.

39. 4 septembre 1790, p. 8.

40. 17 décembre 1792, p. 8.

41. 15 décembre 1791, p. 4 ; 16 avril 1792, p. 3.

42. 30 août 1790, p. 8.

43. 9 octobre 1792, p. 8.

44. 25 avril 1791, p. 7.

45. 17 décembre 1792, p. 4 : « la démangeaison de parler ».

46. Ou avec son nom, cf. 23 juin 1790, p. 2-3.

47. 7 octobre 1790, p. 1-2.

Tel que représenté dans un imaginaire fortement investi par la religion, l'esprit de vertige tient de l'égaré divin⁴⁸ : on est frappé de cet esprit par un « dieu vengeur⁴⁹ » ou par un « ange tutélaire ». Cette folie devance et prépare les événements de l'histoire : l'esprit de vertige peut agir comme pur esprit ;

[...] le ciel sensible à l'excès de vos maux, avoit frappé vos chefs d'un esprit de vertige ; & une simple émeute populaire a suffi pour briser le joug⁵⁰.

Ce ne sont pas les Lumières qui conduisent le déroulement de l'histoire, mais la déraison, le délire⁵¹ comme esprit qui s'infiltré dans les âmes. Et si Marat lui-même peut exercer ce pouvoir, c'est parce qu'il est devenu magicien et enchanteur⁵², qu'il est lui-même un ange et un dieu⁵³ : parce que le *Journal* peut provoquer l'exaltation du sentiment. C'est alors que l'esprit de vertige apparaît comme le pouvoir caché de la raison : Marat dispose de façon privilégiée de ce pouvoir d'autant qu'il est « au milieu de l'ivresse universelle [...] le seul qui ait conservé sa raison⁵⁴ ». Celui qui a la raison peut user de l'arme de la déraison.

L'ÉTAT RÉVOLUTIONNAIRE COMME DESPOTISME INVERSÉ

On observe une transition sans discontinuité de la vertu qui est au principe des républiques à la crainte que l'on trouve ordinairement dans les despotismes : la Terreur est le deuil de la vertu. Mais la Révolution, comme culte de la vertu, devient Terreur lorsque la vertu fait défaut. Marat en exprime la nécessité dans un texte particulièrement explicite, le 1^{er} février 1793 :

On ne supplée pas aux vertus ; mais on supplée en quelques sorte à la probité par la crainte de l'opprobre & des chatiments. Les abus qui nous travaillent pourroient donc à cet égard disparaître tout à coup. Peut-être l'urgence des circonstances commande-t-elle de préférer aujourd'hui ; du moins pour un temps, les talents aux vertus. « On ne fait rien de bien avec les méchants », la maxime est vraie en morale, fautive en politique. Laissez-moi le choix des moyens coactifs, pourroit vous dire un chef d'état, & je m'engage à faire marcher droit les scélérats les plus consommés [...] Et pourquoi ne prendrions nous

48. On parle aussi d'« accès de vertige », 3 août 1790, p. 11 ; cf. aussi 9 août, p. 8.

49. 22 avril 1791, p. 8.

50. 13 mai 1791, p. 2.

51. Cf. 2 janvier 1791, p. 3 ; 9 avril 1793, p. 2.

52. Cf. 25 avril 1791, p. 6.

53. 28 avril 1791, p. 7.

54. 29 avril 1791, p. 6.

pas pour faire triompher la liberté, les mêmes mesures que les despotes prennent pour la détruire⁵⁵.

Marat n'a plus qu'à s'étonner de voir ses ennemis s'éliminer eux-mêmes: tous les projets de domination culturelle ou sociale s'effondrent lorsqu'ils sont placés dans la perspective du *Journal*. Il s'étonne aussi de n'avoir pas succombé sous les coups des «hordes d'assassins», comme s'il avait su rester à l'écart de l'agitation du monde politique. Il défend sa pureté d'autant qu'il courtise le danger d'être subverti dans ses idées lorsqu'il lui aura fallu devenir un contre-révolutionnaire au service de la révolution (il se met à la place de l'ennemi pour en prévenir les plans, pour en deviner les projets, etc.). Dans les deux cas il veut reconnaître l'œuvre de la Providence: il s'agit toujours de travail d'affirmation d'une raison politique qui reste «intacte» malgré le désordre social.

La critique de la démesure des politiciens sert à renforcer cette raison qui est au fondement de leur pouvoir. Cette raison (l'Esprit) qui cherche l'adéquation à elle-même mais ne peut se représenter elle-même comme raison ne peut constituer un fondement rationnel de la raison. Dans le *Journal*, la raison est mise à l'épreuve d'elle-même: ce qu'elle feint de réaliser dans sa critique de la classe politique. Elle se donne une représentation d'elle-même pour se nier dans cette représentation et s'affirmer plus avant comme raison. Tout à la fois, dans le *Journal*, cette raison maintient sa négation, cède au vertige: elle agit comme pur esprit sur les volontés, comme violence d'une déraison. Parce que chez Marat le peuple ne devient jamais un idéal moral à réaliser⁵⁶, on ne cessera jamais d'entretenir la misère du peuple pour mieux l'exploiter et le tromper:

Le grand point est de les éclairer, de leur faire sentir leurs droits, de les en pénétrer, et la révolution s'opérera (1) infailliblement sans qu'aucune puissance humaine puisse s'y opposer.

(1) Cette révolution est également avouée par la raison [...] ⁵⁷

VERTIGE, TERREUR ET PROGRÈS DE L'ESPRIT

Mais voilà que la raison prend le détour de la déraison. L'esprit de vertige évoque d'abord ce vent de folie venu du ciel par lequel nous sommes voués à l'erreur et l'égarement particulier⁵⁸. Ce n'est plus le ciel qui est contre nous, mais c'est nous qui nous retournons contre nous-mêmes et provoquons

55. 1^{er} février 1793, p. 5-6.

56. B. Groethuysen, *Philosophie de la Révolution française*, Gallimard, coll. «Tel», 1982, p. 302.

57. N^o 52, 18 novembre 1789, p. 194.

58. Cf. J.-B. Bossuet, *Histoire des variations des églises protestantes* (1688), in *Oeuvres*, 1815, vol. III, p. 7.

notre propre ruine⁵⁹. On ne peut transmettre ce vertige, on peut cependant le susciter, c'est-à-dire conduire une personne à s'aveugler elle-même et à plonger dans l'effroi lorsque le sublime atteint les idées de la Raison et lorsque la terreur saisit l'imagination. Le vertige est le sentiment d'être suspendu dans le temps, d'échapper à la terreur quand on ne serait pas précipité par les événements ou bien qu'on les devance toujours. Sentiment très proche de ce que Burke appelait «une sorte de frisson agréable, un certain calme qui se mêle à la terreur⁶⁰».

On sait que Burke s'opposa à la Révolution française et à toute purification violente en politique. Pourtant sa conception du sublime accorde une vertu purificatrice à la terreur. C'est que le sublime, comme purification violente, risque d'emporter l'organisme, et l'emporte très certainement lorsqu'il est fortement engorgé. Selon Marat, il faut multiplier les accusations et toujours réclamer le plus grand nombre de têtes: lorsque les individus désignés sont coupables, ils ne tardent pas à attirer l'attention sur eux, soit, donc, à se dénoncer eux-mêmes comme des ennemis de la Révolution: «s'ils croient se reconnaître [...] il n'en faut pas davantage pour prononcer une condamnation⁶¹».

Cette terreur dans l'esprit provoque un vertige, c'est-à-dire une suspension de la Raison, qui a pour effet de donner une empreinte plus forte aux représentations et de rendre irrésistible le mouvement de l'imagination propre à communiquer l'enthousiasme. Le «vertige moral» a été éprouvé dans les conversions religieuses⁶² et paraît propre à répandre la foi révolutionnaire. Pendant que le *Journal* entretient cette hypertonicité nerveuse en France, Kant en donne la théorie dans la *Critique du jugement*⁶³ lorsqu'il décrit comment le suspens (la faillite, la vacillation...) de la raison est de nature à en provoquer le ressaisissement, lorsqu'il décrit comment l'échauffement excessif de l'imagination, qui conduit à la faillite de celle-ci, est propre à donner un sursaut à l'entendement, qui se découvre de nouvelles énergies. Esprit (La Fayette) tirait sa force d'un esprit idolâtre, c'est-à-dire d'un esprit de corps et de l'amour-propre transposés dans une personnalité. Tandis que Marat devient énergie du désespoir, esprit (ou contre-esprit, à l'instar du *Contr'Un* de la Boétie) du vertige comme idole inversée — cristallisation du vertige lorsque celui-ci est recon-

59. Cf. J. d'Alembert, *Œuvres philosophiques...*, Paris, 1805, t. V, p. 127.

60. E. Burke, *Enquête philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1756).

61. 10 décembre 1790, p. 6.

62. C. Renouvier, «Pascal et la théorie du vertige moral», *Psychologie rationnelle*, Paris, Armand Colin, p. 297-301.

63. E. Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790) (trad. A. Philonenko), Paris, Vrin, 1965, p. 113.

nu comme apothéose de la Raison. Marat est «sublime⁶⁴» puisqu'il est «deux siècles au-delà⁶⁵» du sien par le progrès de l'entendement. Dès 1794, le culte de Marat s'intègre à celui de la Raison lorsqu'il incarne au plus haut point la «qualité de souffrance nerveuse⁶⁶», c'est-à-dire cette exacerbation des sens, cette exaltation jusqu'à l'excès du sentiment, sans laquelle on n'entrevoit pas de progrès de l'esprit.

64. 27 octobre 1792, p. 8.

65. *Id.*

66. A. Artaud, cité par Jean-Claude Bonnet, *la Mort de Marat*, Paris, Flammarion, 1986, p. 385.